

# Patrick Modiano parolier (1967-1970) : À la recherche d'une voix

Timo OBERGÖKER (Chester, Royaume-Uni)<sup>1</sup>

## Summary

Patrick Modiano, Nobel Prize for Literature 2014, has had an abundant activity as a songwriter between 1967 and 1970. Together with his friend from prep school, Hughes de Courson, they were writing songs for artists as prestigious as Françoise Hardy, Régine and Myriam Anissimov, famous for her biographies of Primo Levi and Romain Gary.

In this article, we explore the core themes of some of those songs, asking ourselves to what extent they reflect literary themes and characters Modiano develops in his novels. We argue that his years of songwriting have allowed Modiano to find his voice as an author. With Modiano having found the sober elegance which is still marking his writing in *Les boulevards de ceinture*, he abruptly stopped writing songs, with one exception in 2018.

## Modiano dans la chanson

« C'est le soir où près du métro, nous avons croisé Modiano »...

Vincent Delerm, chef de file de la Nouvelle scène française du début des années 2000, relate dans sa chanson « Le baiser Modiano » une rencontre nocturne, inattendue avec l'écrivain révérend. Delerm compte parmi les auteurs-compositeurs-interprètes que l'on peut qualifier de littéraires dans le sens où un certain souci de la qualité du texte régit ses chansons, lesquelles abordent, qui plus est, souvent des sujets littéraires. La présence d'un écrivain dans l'univers de Delerm n'a d'emblée rien de surprenant. (Obergöker 2008 ; Remy s.d.)

C'est le soir où près du métro  
Nous avons croisé Modiano  
Le soir où tu ne voulais pas croire  
Que c'était lui sur le trottoir  
Le soir où j'avais dit tu vois  
La fille juste en face du tabac  
Tu vois le type derrière de dos  
En imper gris c'est Modiano

C'est le soir où nous avons pris  
Des mojitos jusqu'à minuit  
Le soir où tu as répété  
Peut-être il habite le quartier  
Le soir où nous sommes revenus  
En dévisageant toute la rue  
En cherchant derrière les carreaux  
L'ombre chinoise de Modiano

La chanson réunit un certain nombre de thèmes chers à Modiano, développés dans maintes variantes dans ses romans. Dans un paysage urbain, souvent nocturne, des êtres déambulent, le monde de la nuit joue souvent un rôle prépondérant. Or, à la recherche d'une histoire qu'ils peinent à s'approprier, ces êtres ressemblent à des ombres chinoises, des silhouettes en somme dénuées de profondeur psychologique, ils ont du mal à trouver leurs repères dans un monde qui semble avoir perdu toute boussole après la Deuxième Guerre Mondiale.

C'est le soir où je repensais  
À la veille du bac de français  
En vous appuyant sur le champ  
Lexical de l'enfermement  
Vous soulignerez la terreur  
Dans le regard du narrateur  
Dans les pages cornées d'un folio  
Voyage de noces de Modiano (Delerm 2004)

Le public de Delerm, essentiellement urbain, donc inévitablement familier avec ce paysage parisien ici évoqué, diplômé, saura s'identifier au narrateur de la chanson, lorsqu'il embrasse sa petite amie pour la première fois, à la suite des épreuves du bac de français. Le roman dont est tiré le sujet du bac de français, est particulièrement riche en potentialités symboliques : *Voyage de noces* est la première version fictionnelle de son grand roman *Dora Bruder*. Ce texte, quête d'une enfant juive fugitive pendant la guerre, se mue en une quête de Modiano, une quête qui scrute, comme si souvent, la limite ténue qui sépare le Bien et le Mal pendant cette période trouble de l'après-guerre, et ce, dans un paysage urbain nocturne, dense, peuplé de tout un demi-monde. Clara Lévy nous met néanmoins en garde que ce paysage urbain est un terrain glissant et que c'est « de manière floue, brumeuse, incertaine qu'est traitée littérairement cette ville, notamment grâce au procédé qui consiste à entremêler l'espace et le temps et à brouiller les repères chronologiques ». (Lévy 2017, 105)

## Modiano parolier

Si Modiano est en effet entré dans la chanson française grâce à la mélancolie d'un Vincent Delerm, le rôle de la chanson et de la musique dans les romans de Modiano ne saurait non plus être sous-estimé. Dès ses premiers romans, *La ronde de nuit* et *La place de l'Étoile*, l'écrivain met en scène des chanteurs et des musiciens, faisant partie de ce demi-monde de caractères interlopes, brumeux qui peuplent ses romans. On peut citer, à titre d'exemple, le roman *La ronde de nuit* dans lequel figure une multitude de chansons tant en français qu'en allemand. Nous trouvons ainsi la chanson « Die Nacht, die Musik und dein Mund » de Greta Keller

(Modiano 1968 : 29), un tube de Charles Trenet « Bonsoir, jolie madame » (le fameux Swing Troubadour omniprésent dans la trilogie parisienne de Modiano. À cela s'ajoute « Nur nicht aus Liebe weinen » de Zarah Leander, chanteuse dont le rôle dubitatif dans l'Allemagne nazie ne fait désormais plus de doute. D'autres bribes de chansons jalonnent le texte, notamment « Vom ertrunkenen Mädchen » de Bertolt Brecht. C'est ainsi qu'une profonde duplicité se fait jour dans le titre : la ronde, c'est à la fois la ronde nocturne de la police, mais c'est aussi la ronde musicale pérennisée, entre autres, par Max Ophüls dans son film éponyme.

Il est moins connu néanmoins que Patrick Modiano, au début de sa carrière était lui-même parolier et qu'en étroite collaboration avec son ami Hugues de Courson, avait écrit ou co-écrit une vingtaine de chansons pour une multitude de chanteurs, dont notamment Françoise Hardy, Régine, Myriam Anissimov. Il s'agit là d'un formidable objet de recherche, qui, à notre connaissance, n'a jamais été étudié systématiquement. Cet article se propose de poser quelques jalons permettant d'entamer un début de travail sur ce corpus important.

Les activités de parolier de Modiano sont le fruit d'une coopération avec Hugues de Courson qui s'étend de 1966, année pendant laquelle Modiano finit son roman *La place de l'Étoile*, et qui se termine brutalement en 1970. Le biographe de Modiano, Denis Cosnard, évoque le début de leur coopération en termes suivants :

Surtout, il y a la musique. Le jeune homme joue de la guitare, compose et se lance avec son ami Patrick dans la composition de chansons. L'occasion pour ce dernier de se frotter à un nouvel exercice, parallèlement à la rédaction, à partir de 1966, de *La place de l'Étoile*. « On les a écrites en s'amusant, très vite », raconte Hughes de Courson. « Le premier but était que j'interprète moi-même mes chansons sous le pseudonyme Hughes Stern. » Une façon d'entrelacer leurs deux lignées, en associant un prénom de hobereau et l'étoile juive. (Cosnard 2008, 42)

C'est ainsi qu'est né un corpus hétéroclite, éparpillé et dont on saisira l'envergure seulement lorsqu'on aura plein accès aux archives de Modiano. Parmi les artistes célèbres, on notera en particulier Françoise Hardy (« Étonnez-moi, Benoît », la face B de « Comment te dire adieu », son grand tube sorti en décembre 1968). Hardy va également interpréter « San Salvador » et « Je fais des puzzles », deux reprises de chansons américaines. Dans son autobiographie, elle s'expliquera dans les termes suivants sur la relation qui s'établit entre elle et Modiano :

Elle m'avait fait la même recommandation pour le brun, Patrick Modiano, qui rendait régulièrement visite à Emmanuel Berl et que j'avais rencontré grâce à un de ses amis venu me présenter des chansons dont seule celle qu'il avait parolée *Étonnez-moi Benoît* avait retenu mon attention. Patrick, qui avait sans doute autant de raisons de se détruire venait de publier son premier roman *La place de l'Étoile*. (Hardy 2008, 104)

Cette activité parolière prendra fin, brusquement, en 1970. En 1978 sortira l'album *Fonds de tiroir*, doté du texte de présentation suivant :

Nous écrivions des chansons et nous en placions quelques-unes. Nos aînés immédiats nous conseillaient d'être patients et obstinés. La chanson est une longue patience. Ils se souvenaient qu'à leur début dans le métier, ils passaient de longues heures à faire antichambre chez Gloria Lasso. (Modiano/De Courson 1978)

Comme le signale Denis Cosnard, ce corpus de chansons, largement inexploré jusqu'à ce jour, mérite néanmoins que l'on s'y attarde dans la mesure où « il s'agit d'une véritable réussite et d'une œuvre puissamment modianienne. La mémoire, le souvenir, la nostalgie imprègnent ces chansons. [...] Du beau travail vraiment. Des portraits inattendus, une ambiance acidulée » (Cosnard 2008, 46-47). Essayons à présent de dégager les grandes lignes du travail de parolier en les inscrivant dans les thématiques qui marquent l'œuvre de Modiano. La question directrice que l'on se posera sera paradoxale mais nécessaire : En quoi les paroles des chansons de Modiano sont-elles modianiennes ? Elles illustrent un imaginaire ; elles préfigurent une poésie romanesque. À cet effet, nous analyserons les ressorts thématiques tels qu'ils se manifestent dans ses chansons.

Dans la chanson « L'aspire-à-cœurs » de Régine, l'on identifie aisément les thèmes centraux qui se déploient dans de nombreux romans de Patrick Modiano. D'abord évidemment, l'effet que l'on pourrait nommer « annuaire ludique ». L'univers romanesque de Modiano est peuplé de personnages à la patronymie incertaine, endossant de multiples noms, identités, passeports ; **mais cela n'aboutit qu'à leur faire prendre conscience** du caractère indéfinissable de qui ils sont. Cette absence de profondeur psychologique à laquelle s'ajoute une forme de marginalité est reflétée dans les chansons de Modiano. Comme le fait noter Peter de Jonge :

[...] the songs on their album are dark but never dreary, invigorated by a macabre wit that often bleeds into cruelty. Rather than love songs – there is no more romance in his songs than there is in his fiction, they tend towards character sketches and the characters tend towards the fringes. (De Jonge 2016)

Dans la chanson, la voix féminine de la narratrice fait penser à ces chanteuses de music-hall si nombreuses dans les textes modianiens. La chanson sied parfaitement à une chanteuse surnommée « reine de la nuit ». Dans l'arrangement musical, on notera la présence de violons que l'on peut interpréter comme une réminiscence à la culture ashkénaze dont Régine est issue. L'on notera également la référence faite à Fréhel et sa chanson *Que sont devenus mes amants* :

Que sont devenus mes amants  
Bob Baccarat, le grand Armand  
Laï Laï Laï Laï Laï Laï

Beau Veston, Pépé Le Moco  
Et le marquis de Mikado  
Laï Laï Laï Laï Laï Laï

La chanson reprend aussi d'autres sujets importants propres à M : la nostalgie et la mémoire avec justement autant d'éléments insignifiants porteurs d'une mémoire inévitablement passagère, précaire. La narratrice de la chanson fait penser à un Patrick Modiano, condamné à se souvenir, incapable d'oublier. Le grenier dont parle la narratrice de la chanson, c'est le fonds dans lequel puise Modiano dans l'élaboration de son œuvre romanesque colossale.<sup>2</sup>

Tant d'autres dont j'ai oublié  
Le nom et la couleur de /s/ ?/ yeux  
Mais dont je porte à mes colliers  
Les cœurs accrochés deux par deux

Que sont devenus mes amants  
Ils ont dû sans doute m'oublier  
Mais je garde dans mon grenier  
Leurs cœurs entassés par milliers  
(Régine 1970)

Ces protagonistes, dont les identités sont incertaines et qui voyagent facilement d'un pays à l'autre, sont souvent des séducteurs ingénieux. L'élasticité identitaire de ces personnages est mise en avant par la narratrice de « Je fais des puzzles » par Françoise Hardy. La narratrice s'entiche d'un homme qui lui promet monts et merveilles et qui, comme c'est si souvent le cas dans les romans de Modiano, prend le large et revient, ou pas, avec un nouveau nom, ou pas. Pendant ce temps-là, la narratrice esseulée s'en trouve réduite à faire des puzzles :

Il avait des yeux décembre  
Un sourire de juillet  
Il me disait des mots tendres  
En hiver comme en été

Le soir, le soir, je fais des puzzles  
Le soir, le soir, je me sens bien seule

Il avait des façons Londres  
De me promettre Corfou  
Mais au soleil ou à l'ombre  
Je le suivais n'importe où

Le soir, le soir, je fais des puzzles  
Le soir, le soir, je me sens bien seule

Il est parti en croisière  
Sans me dire où il allait  
Dans quelques années-lumière  
Il m'a dit qu'il reviendrait

Dans « La polka des grosses dames », une stratégie similaire se déploie. La chanson relate une situation aux confins entre rêve et réalité, un thé dansant de polka (pratique culturelle somme toute assez marginale), à laquelle s'adonnent des « grosses dames ». La seule personne en capacité de la danser de manière professionnelle est un nommé André Miguel James de la Serna. De la Serna ( un écrivain d'avant-garde espagnol né en 1888 et mort en 1963, généralement rattaché à la [Génération de 14](#) inventeur d'un genre littéraire poétique, la [grequería](#).) est également la dernière partie du nom de Guévara. André Miguel James, mélange de trois cultures différentes. (Cosnard 2008, 47) Ce dernier est la seule personne figurant sur les carnets de bal de surcroît, ce qui revient à dire qu'il est le seul danseur masculin. Personnage incertain, il a travaillé, dans une vie antérieure, dans la plus belle boucherie de San Salvador. Ce caractère issu du monde de la nuit (ici plutôt du début de soirée) n'est pas sans rappeler ce personnage du dernier roman de Modiano *Chevreuse* :

Michel de Gama était plus âgé qu'eux. Le prénom et le nom lui étaient restés en mémoire car il s'était posé de nombreuses questions par la suite sur celui qui le portait. Camille l'avait donc connu quand elle travaillait dans l'hôtel restaurant de la rue de La Rochefoucauld. Il était plus ou moins associé au « patron » et ils parlaient souvent d'autres personnes, collègues, ou clients de cet hôtel Chatham. (Modiano 2021, 56)

Outre la référence littéraire, impossible ici de ne pas penser à la chanson « San Salvador » que le duo Modiano/de Courson avait écrite pour Françoise Hardy :

Tu ne sais plus comment y retourner  
Qui sait si ce pays a jamais existé  
Si c'était dans tes rêves ou dans une autre vie  
Que tu as connu San Salvador

« Étonnez-moi Benoît », d'apparence plus enjouée, est jusqu'à ce jour la chanson la plus connue de Modiano. C'est sans aucun doute l'interprète, Françoise Hardy, et l'émission éponyme sur France Musique, animée par Benoît Duteurtre, qui en expliquent la notoriété (relative). La chanson aborde une relation asymétrique, dans laquelle la femme domine. Elle s'amuse en enjoignant à son mari de réaliser des exploits irréalisables :

Étonnez-moi, Benoît  
Marchez sur les mains  
Avalez des pommes de pin, Benoît  
Des abricots et des poires  
Et des lames de rasoir, étonnez-moi

Étonnez-moi, Benoît  
Faites la grand'roue  
Le grand méchant loup, Benoît

Faites le grand fou  
Faites les yeux doux, étonnez-moi

Étonnez-moi car de vous à moi  
Cela ne peut pas  
Cela ne peut pas durer comme ça  
Car de vous à moi  
C'est fou c'qu'on s'ennuie ici

Ce qui se présente comme un jeu de pouvoir ludique, une relation dominatrice qui, par intermittence, tourne au vinaigre voire frôle le danger de mort, prend une autre tournure à l'aune du dernier vers « C'fou ce que l'on s'ennuie ici ». En effet, dans la France du printemps 1968, le terme « ennui » revêt une importance particulière. Quelques jours avant les événements du 22 mars 1968 à Nanterre, *Le Monde* diffuse un article portant un titre pour le moins surprenant au vu de ce qui s'ensuivra. En mars 1968, un journaliste attestait à une jeunesse française, pourtant en ébullition depuis 1967, le sentiment d'ennui. Le journaliste explique :

La jeunesse s'ennuie. Les étudiants manifestent, bougent, se battent en Espagne, en Italie, en Belgique, en Algérie, au Japon, en Amérique, en Égypte, en Allemagne, en Pologne même. Ils ont l'impression qu'ils ont des conquêtes à entreprendre, une protestation à faire entendre, au moins un sentiment de l'absurde à opposer à l'absurdité, les étudiants français se préoccupent de savoir si les filles de Nanterre et d'Antony pourront accéder librement aux chambres des garçons, conception malgré tout limitée des droits de l'homme. [...]

Dans une petite France presque réduite à l'Hexagone, qui n'est pas vraiment malheureuse ni vraiment prospère, en paix avec tout le monde, sans grande prise sur les événements mondiaux, l'ardeur et l'imagination sont aussi nécessaires que le bien-être et l'expansion. Ce n'est certes pas facile. L'impératif vaut d'ailleurs pour l'opposition autant que pour le pouvoir. S'il n'est pas satisfait, l'anesthésie risque de provoquer la consommation. Et à la limite, cela s'est vu, un pays peut aussi périr d'ennui. (Viansson-Ponté 1968, s.p.)

Cet ennui n'en est peut-être pas un et s'explique par une certaine tendance de l'administration gaullienne à mettre sous cloche toute aspiration de la jeunesse à une vie plus riche, plus épanouie. Il convient de noter également que le sentiment d'ennui et d'aliénation n'est pas le seul fait de la seule jeunesse estudiantine. Même les classes laborieuses semblent affreusement s'ennuyer, à l'instar de cette jeune protagoniste de la chanson « Les romans-photos » qui finit par se jeter sous le métro après la lecture de trop nombreux romans-photos.

Elle lit des romans-photos  
Dans le métro  
Mais c'est l'heure l'heure du boulot  
Fini les romans-photos  
Au bureau à l'usine  
Au chantier à la mine  
Vous vous reposerez quand vous serez au  
Tombeau

Elle lisait des romans-photos  
Dans le métro  
Elle lisait des romans-photos  
Elle s'est jetée sous le métro  
Avec ses romans-photos  
À la station Trocadéro

Outre Françoise Hardy et Régine, c'est Myriam Anissimov qui jouit jusqu'à ce jour d'une certaine notoriété, non pas en raison d'une brève carrière de chanteuse mais grâce à ses activités de biographe et d'écrivaine. On lui doit notamment une biographie de Primo Levi et une de Romain Gary ayant toutes les deux fait date. Dans son roman autobiographique *Jours nocturnes* elle évoque un jeune écrivain obsédé par la Deuxième Guerre Mondiale et par les annuaires téléphoniques qui écrit également des chansons, notamment celle chantée par Anissimov « À tout petits petits petons » qui date de 1970.

Ce périple à travers le paysage qui marque les deux premiers romans de Modiano mérite que l'on s'y attarde :

J'avais rencontré Arturo (Patrick Modiano, T.O.). Je lui trouvais le front haut, la pâleur, la grâce d'Amedeo Clemente Modigliani.  
Il m'emmena voir Paris la nuit, qui était sa passion. Nous parcourions jusqu'à l'aube les rues obscures. Il me montra l'immeuble de la rue Lauriston où Bonny et Lafont torturaient leurs victimes pendant l'Occupation. (Anissimov 2008, 24)

Les paroles de la chanson sortent du lot de l'œuvre musicale modianienne par leur air faussement enfantin et des paroles à forte charge sexuelle :

Je vais dans mes petits souliers  
À tout petits petits petons (...)  
Maman m'a dit de me méfier  
De certains vilains hannetons  
Qui vous promettent des bâtons  
De chocolat si vous les suivez.

La référence à la chanson « Valentine » de Maurice Chevalier est patente d'ailleurs, la chanson de Modiano étant tissée de nombreuses références intertextuelles ou interchansonnières :

Elle avait des tout petits petons, Valentine, Valentine  
Elle avait des tout petits tétons  
Que je tâtais à tâtons, Ton ton tontaine  
Elle avait un tout petit menton, Valentine, Valentine  
Outre ses petits petons ses petits tétons son petit menton  
Elle était frisée comme un mouton

Il conviendrait alors de la rapprocher d'autres chansons régies par un mode de fonctionnement similaire, je pense ici notamment à « Voulez-vous de la canne à sucre » de Joséphine Baker, « Les sucettes » de France Gall et « Banana Split » de Lio. On peut néanmoins se poser la



question de savoir pourquoi Modiano décide d'écrire pour Françoise Hardy, pour Régine, ou pour Myriam Aninssimov, nous n'avons là que quelques hypothèses. Dans ses premiers romans, Modiano fait allusion notamment à Zarah Leander, dans une moindre mesure à Greta Keller. C'est la première notamment qui s'est compromise d'un point de vue moral en incarnant, de diverses manières, les délires raciaux des nazis. À ces femmes, Modiano oppose des jeunes femmes, en quête de beauté et de vérité ; en témoignent ses préfaces pour le *Journal* d'Hélène Berr, pour le journal de Françoise Frenkel *Rien où poser la tête*, pour son texte *Dora Bruder*. Ainsi, les femmes qui chantent les chansons du duo Modiano/de Courson sont des femmes complexes que tout semble opposer à l'univers féminin interlope qu'il dépeint dans la trilogie parisienne.

À cela s'ajoute la volonté du duo de Courson/Modiano de mettre en scène des caractères dotés d'une identité genrée complexe. De la sorte, dans « Le commandeur », il évoque ces personnages énigmatiques (en usant d'un vocabulaire certes problématique) de la manière suivante :

Te souviens-tu du vieux que tout le monde bousculait  
Le vieux au regard inquiet,  
Le vieux qui avait un drôle d'air  
Nous l'appelions le commandeur

Moi je me souviens de la vieille tante  
Aux cambrures militaires  
Son regard s'enflammait  
Quand passait un permissionnaire

Il les voyait partir au front  
Les beaux bruns et les grands blonds  
Est-ce qu'il les verrait vivants, lui seul se le demandait  
Il guettait les soldats, il aimait les soldats

Un certain nombre d'aspects modianiens sont à retenir ici : la chanson commence par une question s'inscrivant dans le registre mémoriel si typique. Le personnage évoqué fait partie de cet univers des fantômes qui hantent l'œuvre de Modiano, ces personnages improbables, dépourvus de toute profondeur psychologique. La figure de la « vieille tante », aussi inappropriée que puisse paraître cette étiquette de nos jours, présente des côtés profondément tragiques. Car ces jeunes partiront au front, dans le cadre d'une guerre indéterminée, la Seconde Guerre Mondiale ou la guerre d'Algérie, présente en demi-teinte dans de multiples textes de son œuvre (cf. Heck 2011). Le désir, condamné à rester dans le domaine du phantasme, rejoint ici l'angoisse et le danger de la mort, rendant les jeunes appelés encore plus désirables sans doute.

## Trouver une voix

Nous l'avons vu, Patrick Modiano met brusquement fin à ses activités de parolier de chanson en 1970. En 1979, il publie avec Hughes de Courson l'album *Fonds de tiroir 1967*. Dans cette dernière partie, nous tenterons de comprendre les raisons de cette fin brusque qu'il a mise à sa carrière de parolier. L'année 1967 marque un tournant décisif dans sa carrière, son premier roman *La place de l'Étoile* sera publié. En effet, la toute dernière phrase de son autobiographie < officielle > *Un pedigree* tient compte de l'énorme soulagement qui fut le sien pendant cette année, lorsque finalement il trouvait sa voie.

Ce soir-là, je m'étais senti léger pour la première fois de ma vie. La menace qui pesait sur moi pendant toutes ces années, me contraignait à être sans cesse sur le qui-vive, s'était dissipée dans l'air de Paris. Il était temps. (Modiano 2005, 142)

Ses activités de parolier accompagnent ses deux premiers romans qui occupent une position particulière dans son œuvre, moins d'un point de vue thématique (la même primeur est accordée aux questions de la guerre, de l'Occupation, de la Collaboration) que du point de vue des stratégies littéraires appliquées. Dans *La place de l'Étoile*, Modiano met en place une écriture largement fantasmagorique qui fait fi de la temporalité et des limites de l'espace :

Dans cet univers de contradictions, les contours temporels sont également flous. Bien que né au début des années 1940, Schlémilovitch fréquente Eva Braun, épouse d'Hitler, laquelle lui fait même cadeau d'une photo dédicacée. Parallèlement, il fréquente les milieux d'extrême-droite parisiens et il est l'ami fidèle de Maurras, de Barrès et de Drieu. Qui plus est, il collabore à *Je suis partout*. À la fin du texte, il passe directement de Tel-Aviv à une cure analytique sous l'égide du docteur Freud. Identiquement, les limites de l'espace sont peu définies : lorsque le narrateur évoque la Mariahilferstrasse à Vienne, des décors parisiens surgissent brusquement [...]. (Obergöker 2008, 102)

Il est frappant d'observer qu'avec le troisième volet de la trilogie parisienne, *Les boulevards de ceinture*, Modiano change totalement de ton. Désormais, son écriture est celle « en état de veille », sobre, élégante, dont fait état Anne-Yvonne Julien dans son article de 2021. Gageons que son travail sur la chanson lui a permis, tout simplement, de trouver sa voix littéraire, de consolider ses thèmes, ses préoccupations, son style.

Si l'année 1967 est celle lui permettant de trouver sa voie, les années 1967-1970 sont celles de la recherche d'une voix. La composition musicale contribue à mener à bien cette quête. Or, pour justement trouver la sobriété élégante qui devient sa marque de fabrique, il fallait vraisemblablement renoncer à une pratique déjantée de l'écriture musicale. Même si, évidemment, les grandes lignes demeurent. Modiano se jette corps et âme dans un projet littéraire au sein duquel la musique n'a plus aucune part.

En 2018, Modiano revient brièvement vers une activité de parolier. Marie Modiano, sa fille et compagne du producteur Peter van Pohl, va publier une chanson écrite par son père qui, sans surprise, reprend les grands thèmes de son œuvre. La chanson « Le chien noir du chagrin » débute de la manière suivante :

Après tout ce temps,  
Tu as oublié le nom de la rue  
Mais il te guidera  
Jusqu'au bar où il n'y avait jamais personne  
Un chien qu'on appelait  
Le chien noir du chagrin  
Le chien noir du chagrin.

En effet, il est difficile ici de ne pas penser au roman *Au café de la jeunesse perdue* de Modiano ainsi qu'aux innombrables cafés qui jalonnent les romans de Modiano. Par ailleurs, les chiens hantent l'œuvre de Modiano et jouent un rôle prépondérant dans de nombreux romans. Le titre *Chien de printemps* est évocateur : Denis Cosnard y consacre un chapitre entier dans son étude sur Modiano et fait noter que, comme si souvent, toute une dimension autobiographique s'y fait jour par le biais du canin. Ceci est en partie lié avec la Shoah :

L'image du chien fournit aussi l'occasion d'évoquer la question de l'écriture et de la mémoire. Un directeur du chenil rencontré dans *Livret de famille* évoque ainsi ces « milliers et ces milliers de chiens morts dans l'anonymat total sans qu'ils eussent laissé la moindre trace ». (Cosnard 2008, 249)

## En guise de conclusion

Nous avons vu que Patrick Modiano menait une activité débordante de parolier entre 1967 et 1970 avec son ami Hughes de Courson pour une multitude d'artistes, dont certains demeurent connus jusqu'à ce jour. Nous avons vu que les thèmes et les personnages s'inscrivent dans un réseau textuel très modianien, avec comme notion clé la mémoire. Les personnages, dotés de noms souvent improbables, sont issus d'un monde à la lisière du réalisme inspiré par cet univers qui peuple les premiers romans de Modiano, entre le demi-monde parisien, le monde de la nuit, l'univers interlope de la Collaboration. Le décor qu'il met en place dans ses chansons changera peu au fil des années.

Si, en effet, les activités de parolier ne dureront que trois ans, elles vont permettre au jeune écrivain de trouver sa voix, son style d'écrivain. Une fois qu'il va publier son premier roman marqué par le style qui est le sien jusqu'à l'heure qu'il est, ses activités de parolier prendront fin. À l'exception notable d'une collaboration avec sa fille, Marie Modiano, il va désormais

privilégier l'écriture de romans. Il n'en demeure pas moins que ce beau corpus dont on ne mesure pas encore l'étendue ne demande qu'à être exploité davantage.

## Bibliographie

- Anissimov, Myriam : *Jours nocturnes*. Paris : Seuil, 2008.
- Cosnard, Denis : *Dans la peau de Patrick Modiano*. Paris : Fayard, 2008.
- De Jonge, Peter : « The Notes of Patrick Modiano ». In : *Harpers' Magazine* (15 décembre 2016), <https://harpers.org/archive/2017/01/the-notes-of-patrick-modiano/> (consultation 01.08.2022).
- Hardy, Françoise : *Le désespoir des singes et autres bagatelles*. Paris : J'ai Lu, 2008.
- Heck, Maryline : « L'Algérie dans les lointains : le cas Modiano ». In : Augais, Thomas / Hilsum, Mireille / Michel, Chantal (éds) : *Écrire et publier la guerre d'Algérie*. Paris : Kimé, 2011, 35-51.
- Julien, Anne-Yvonne : « Modiano romancier, une écriture en état de veille ». In : *Elfe XX-XXI* 10 (2021), <http://journals.openedition.org/elfe/3088> (consultation 01.08.2022).
- Lévy, Clara : « Le Paris de Modiano : attention, terrain glissant ». In : Bisenius Penin, Carole (éd.) : *Lieux, littérature et médiations dans l'espace francophone*. Nancy : PUN Éditions Universitaires de Lorraine, 2017, 113-123.
- Modiano, Patrick : *Chevreuse*. Paris : Gallimard, 2021.
- Modiano, Patrick : *La ronde de nuit*. Paris : Gallimard, 1968.
- Modiano, Patrick : *Un pedigree*. Paris : Gallimard, 2005.
- Modiano, Patrick : *Discours de l'Académie Suédoise*. Paris : Gallimard, 2015.
- Obergöker, Timo : *Écritures du non-lieu. Topographies d'une impossible quête identitaire. Romain Gary, Georges Perec, Patrick Modiano*. Frankfurt et al : Peter Lang, 2014.
- Obergöker, Timo : « Le fait d'être fils de prof de français. Réflexions sur l'univers littéraire de Vincent Delerm ». In : Enderlein, Isabelle / Obergöker, Timo (éds) : *La chanson française depuis 1945. Intertextualité et intermédialité*. München : Meidenbauer, 2008, 99-111.
- Remy, Mathieu : « D'une apparition de Patrick Modiano dans une chanson de Vincent Delerm ». In : [http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/pdf\\_revue/revue12/16\\_remy\\_article.pdf](http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/pdf_revue/revue12/16_remy_article.pdf) (consultation 01.08.2022).
- Viansson-Ponté, Pierre : « La France s'ennuie ». In : *Le Monde* (15 mars 1968).

## Discographie

- Anissomov, Myriam : *À tout petits petits petons*. Pathé JBPAT 600.048, 1970 (33 tours).
- Modiano, Patrick / De Courson, Hugues : *Fonds de tiroir 1967*. Ballon Noir, BAL 13011, 1978 (33 tours).
- Chevalier, Maurice : *Valentine*. RCA Victor 51 0005 (45 tours)
- Delerm, Vincent : « Le baiser Modiano ». In : Delerm, Vincent : *Kensington Square*. Tôt ou tard 8345105252, 2004 (CD).
- Hardy, Françoise : *Étonnez-moi Benoît*. Disques Vogue EPL 8660, 1969 (EP).
- Hardy, Françoise : *San Salvador*. Som Livre S7SI-5017, 1969 (45 tours).

Modiano, Marie : « Le chien noir du chagrin ». In : Modiano, Marie : *Pauvre chansons*. Nest & Sound/PVP PVP12CD, 2018. (CD).

Régine : *L'aspire-à-cœurs*. Pathé JBPAT 600.048, 1970 (33 tours).

---

<sup>1</sup> Timo Obergöker a fait des études de littérature française et de littérature comparée à Sarrebruck et à Nancy 2. Doctorat en cotutelle (Nancy2/Potsdam), Habilitation (Clermont-Ferrand 2). Il est professeur de littérature et de culture françaises à l'Université de Chester au Royaume-Uni.

<sup>2</sup> On pensera ici, inévitablement, à cette phrase poignante du *Discours de réception* du Prix Goncourt de 2014 : « Il me semble, malheureusement, que la recherche du temps perdu ne peut plus se faire avec la force et la franchise de Marcel Proust. La société qu'il décrivait était encore stable, une société du XIX<sup>e</sup> siècle. La mémoire de Proust fait ressurgir le passé dans ses moindres détails, comme un tableau vivant. J'ai l'impression qu'aujourd'hui la mémoire est beaucoup moins sûre d'elle-même et qu'elle doit lutter sans cesse contre l'amnésie et contre l'oubli. À cause de cette couche, de cette masse d'oubli qui recouvre tout, on ne parvient à capter que des fragments du passé, des traces interrompues, des destinées humaines fuyantes et presque insaisissables. » (Modiano 2015, 29)